

Québec français



***Borderline* ou le matriarcat étouffant de l'enfance**

***Borderline*, Montréal, Boréal, 2003, 159[1] p. (« Boréal compact », n° 143) [1^{ière} édition : 2000]**

Aurélien Boivin

Number 155, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1795ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2009). Review of [*Borderline* ou le matriarcat étouffant de l'enfance / *Borderline*, Montréal, Boréal, 2003, 159[1] p. (« Boréal compact », n° 143) [1^{ière} édition : 2000]]. *Québec français*, (155), 95–97.

BORDERLINE

OU LE MATRIARCAT ÉTOUFFANT DE L'ENFANCE

PAR AURÉLIEN BOIVIN*

DE QUOI S'AGIT-IL ?

Borderline, un roman de névrose et de folie, se présente comme une autofiction. Il n'est pas facile d'en résumer l'intrigue. La jeune romancière, dont c'est le premier roman, qu'elle a présenté comme mémoire de maîtrise en création littéraire à l'UQAM avec comme directeur André Carpentier, à qui elle dédie d'ailleurs son travail, entraîne son lecteur du passé au présent en s'attardant à quelques épisodes marquants de la vie de son héroïne, Sissi Labrèche, qui a beaucoup d'affinités avec elle. Issue d'une famille dysfonctionnelle de l'est de Montréal, Sissi (Kiki dans le film) rêve d'être une princesse admirée, adulée, d'où sa passion pour *Cendrillon* et d'autres contes universels comme *Alice au pays des merveilles*. Celle qui veut à tout prix aimer est prête à tout pour qu'on l'aime, qu'on l'adore, qu'on la remarque, d'où sa grande disponibilité à l'égard des hommes qui partagent son lit, sa dépendance à l'alcool et au sexe, comme le confirment certaines scènes ou chapitres, telles une soirée d'anniversaire, laquelle tourne au psychodrame, une aventure amoureuse avec la troublante Saffie, des crises de nerf... Ces scènes, qui correspondent à l'actualité, sont entrecoupées par des souvenirs d'enfance dont l'action se déroule tantôt dans l'appartement familial infesté de coquerelles, tantôt dans celui de la grand-mère, tantôt à l'école primaire, où la jeune Sissi n'est pas acceptée et est souvent la souffre-douleur de ses camarades, mais où elle se démarque par son talent pour le dessin. On comprend mieux son attitude, une fois qu'elle devient adulte, quand on la côtoie enfant, elle qui a connu une enfance difficile, malheureuse, aux côtés d'une mère dépressive et suicidaire, qui carbure au Lithium Carbonate, aux Luvox, aux Dalmane et aux Valium (p. 30), et qui passe la majorité de son temps dans une institution psychiatrique, d'un beau-père qu'elle aimerait mais que sa grand-mère, manipulatrice, lui interdit d'aimer, parce que les hommes, selon elle, sont tous des « chiens sales » (p. 20), « des salauds qui ne pensent qu'à eux : ils battent les femmes, boivent

comme des trous, font des enfants partout et gaspillent leur paye au jeu » (p. 33), des porcs (p. 122), comme son gendre, le beau-père de Sissi, qu'elle déteste et qu'elle qualifie « d'ostie de fou » (*ibid.*). Pour la contredire, Sissi promet de se marier « avec tous les hommes de la terre juste pour la faire chier » (p. 33). Elle trompe ses chums Antoine et Olivier, couche avec tout ce qui bouge, même avec des femmes, pour oublier, pour combler le vide qui l'habite (p. 33). Elle songe à se suicider, mais retrouve à temps la raison pour consulter, après un séjour à l'hôpital, et, finalement, entreprendre une vie nouvelle, fragile certes, comme le laisse entendre l'Épilogue : « Les cicatrices ne paraissent presque plus. [...] Le livre est fermé. Cendrillon reste fragile comme son soulier de verre. Très fragile » (p. 157). Si les princes charmants existent, « ils ne viennent pas nécessairement sur un beau cheval blanc, volant, mais en autobus Voyageur, comme l'ange sexuel aux ailes cassées que j'ai rencontré » (p. 157-158), avoue-t-elle, après sa sortie de l'hôpital.

LE TITRE

On trouve des explications au titre dans cette sorte de confession de Sissi, qui tente de se libérer de son enfance quand elle écrit, à propos de sa « personnalité malade. Une personnalité qui a la grippe. Non pire, [...] un cancer de la personnalité » : « Je suis borderline. J'ai un problème de limites. Je ne fais pas de différence entre l'extérieur et l'intérieur. C'est à cause de ma peau qui est à l'envers. C'est à cause de mes nerfs qui sont à fleur de peau. Tout le monde peut voir à l'intérieur de moi, j'ai l'impression. Je suis transparente. D'ailleurs, tellement transparente qu'il faut que je crie pour qu'on me voie » (p. 77). Elle revient un peu plus loin sur la question quand, se qualifiant de « fille de cirque sur un fil d'argent, sans filet, sur le bord de tomber », elle se dit encore borderline (p. 85), c'est-à-dire à la limite de la raison et de la folie, tout comme sa mère et sa grand-mère, qui n'ont jamais raté une occasion pour tester et leurs propres limites et celles de Sissi (p. 107).



Marie-Sissi Labrèche
Borderline



Publié en 2000, réédité dans la collection « Boréal compact » en 2003 et traduit en plusieurs langues, *Borderline*¹ est le premier volet d'une trilogie que l'auteure, Marie-Sissi Labrèche, poursuivra en 2002 avec *La brèche* et terminera en 2006 avec *La lune dans un HLM*. En 2008, la cinéaste Lyne Charlebois a fusionné en un seul scénario les deux premiers volets et a réalisé son premier film de fiction sous le titre *Borderline* avec, entre autres comédiennes, Isabelle Blais, Sylvie Drapeau (qui a d'ailleurs remporté un Jutra pour sa magistrale interprétation du rôle de la mère de l'héroïne) et Angèle Coutu, dans celui de la grand-mère, manipulatrice à l'excès. Avec ce qui est devenu le quatrième chapitre de ce roman, intitulé « Dessine-moi un mouton », l'auteure avait remporté le premier prix de la nouvelle au concours de Radio-Canada en novembre 1999.

Le lieu. *Borderline* se déroule à Montréal, « à l'est de la rue Papineau » (p. 62), un quartier défavorisé, comme dans certaines œuvres des « romanciers de la désespérance » de la fin des années 1980 et du début des années 1990². Ces lieux sont souvent sordides, tel l'appartement rempli de coquerelles (p. 34-35) où Sissi a passé son enfance. Il en est ainsi des pièces du HLM où habite sa grand-mère, qui « sont grises et verdâtres » (p. 104). Quant aux chambres qu'elle loue dans des hôtels de passe et qu'elle visite avec des hommes qu'elle connaît peu ou prou, elles sont tristes, mornes, minables, « moche[s] à pleurer » (p. 81), les lumières allumées, mais « magique[s] comme le monde merveilleux de Disney » (*ibid.*), quand elles sont éteintes. Le loft qu'elle a loué « pour fourrer » (p. 77), prend-elle la peine de préciser dans son langage souvent cru, voire vulgaire, est à l'avenant : « Tout est noir. [...] Seule la lueur d'un gros réverbère, qui passe à travers les rideaux, éclaire mon pseudo-loft [...] Tout est noir. Comme si j'étais prise dans un des trous noirs de l'espace. Comme si ce trou noir avait gravité autour de moi durant des années et qu'il m'avait, lors d'un moment d'inattention, aspirée. Alors tout est noir. Tout le temps noir » (*ibid.*). C'est d'ailleurs la couleur qu'elle préfère : « Depuis que j'ai cinq ans, je m'habille des pieds à la tête en noir, comme si j'étais en deuil. En fait, je le suis, en deuil, et je l'étais même avant que ma grand-mère meure. D'ailleurs, j'étais en deuil avant même de naître, car je n'avais déjà plus de famille. Plus rien. [...] Sur moi, le noir devient la pureté du mal. Le noir est beau, me rend belle » (p. 144). Voilà qui traduit sa détresse, son désenchantement pour la vie, alors qu'elle est à peine âgée de huit ans (p. 59) et qu'elle se dit suicidaire (p. 61).

LE TEMPS

Deux moments se côtoient dans *Borderline* : le présent et le passé. Sissi, qui a 23 ans au début, fête son 24^e anniversaire de naissance (p. 41) et est âgée de vingt-six ans (p. 151) à la fin, à la mort de sa grand-mère, alors qu'elle marche sur le pont Jacques-Cartier dans l'intention de se lancer dans le vide. Aucune indication temporelle ne permet de dater de façon précise le présent, à moins qu'on fasse le lien entre Sissi et l'auteure elle-même, née en 1969, ce qui situerait ce présent entre 1993 et 1995, années correspondant *grosso modo* au temps d'écriture du roman. Dans cette espèce de confession, Sissi évoque des souve-

nirs de son enfance, chez ses parents, d'abord, à onze ans, alors que sa mère attend à sa vie, en absorbant une grande quantité de pilules, pendant qu'elle s'obstine à écouter l'émission « Les Tannants » pour connaître le gagnant du concours d'Elvis (chapitre 2), une longue visite chez sa grand-mère, qu'elle déteste (chapitre 8), et une journée à l'école, alors qu'elle a huit ans et est en deuxième année, et qu'une visite de sa mère tourne pour elle au drame (p. 69-71).

LA STRUCTURE

Le roman est divisé en neuf chapitres, qui correspondent aux neuf mois de gestation. Ils marquent le passage de l'enfance à l'âge adulte et sont précédés d'un Prologue et suivis d'un Épilogue. Le premier donne le ton, car la narratrice règle déjà ses comptes avec sa grand-mère, qui lui a raconté des niaiseries et n'a jamais cessé de l'effrayer en la mettant en garde, dès l'âge de quatre ans, contre les hommes, ce qui la motive à écrire : « À quatre ans, je n'avais pas droit au croque-mitaine ou au Bonhomme Sept-Heures, mais au sérial killer » (p. 11). Quant à l'Épilogue, daté du 28 décembre 1998, il contient une note d'espoir : Sissi, encore fragile, s'est prise en main et semble connaître un certain bonheur avec un homme « aux ailes cassées », donc blessé comme elle et qui n'a rien d'un prince charmant.

LES PERSONNAGES

Sissi Labrèche. C'est l'héroïne et la narratrice qui met son âme à nu, sans aucune pudeur, pour décrire, parfois en recourant à des mots vulgaires, voire blasphématoires, quelques événements marquants de son existence. Elle a connu une enfance difficile marquée par la pauvreté auprès d'une mère névrosée et d'une grand-mère paranoïaque, qui l'ont souvent traumatisée, au point qu'elle s'est révoltée à sa façon en multipliant les frasques et les parties de plaisir. Si elle ouvre si souvent les jambes, c'est pour être aimée, elle qui a tant manqué d'affection quand elle était jeune. Aussi se considère-t-elle comme « nulle à chier » (p. 11), même si elle se prend parfois pour une princesse, voire, en raison de son prénom, une impératrice, « une impératrice du lit », comme la qualifie son ex-chum (?) (p. 109). Elle vit sur la corde raide entre, d'un côté, les excès, qui sont nombreux, associés au sexe et à l'alcool, et la tempérance, et, de l'autre, la folie et la

raison. Elle se considère comme « un remake d'Emmanuelle, en version améliorée, plus hard et sans pauses commerciales » (p. 51). Enfant, hyperactive, elle a développé un beau talent pour le dessin, remarqué par sa professeure de 2^e année, jusqu'à ce qu'elle produise sur sa feuille deux grands yeux bleus, qui a traumatisée sa maîtresse : « Quand je lui ai montré mon dessin [...], elle était toute mal. Elle regardait à côté d'elle, dans le vide, cherchait quoi me dire, se frottait le nez, les sourcils, le soutien-gorge. Alouette. On aurait dit que ça lui piquait partout. Comme si elle avait eu une poussée de varicelle » (p. 58). Même réaction de la part des enfants et de la directrice : « À vrai dire, l'école au complet a été traumatisée par mes deux yeux bleus. Même la directrice, qui me serre toujours dans ses bras lorsqu'elle voit mes beaux dessins, a été traumatisée. Quand elle l'a vu, elle n'a pas su quoi dire » (p. 59). Même silence que celui de sa mère, dans la cuisine, qui la « regarde avec ses yeux bleus » (p. 60). Vraie téléphage, « une vraie TV addict » (p. 121), Sissi se passionne pour la musique et affirme ne jamais rien faire sans elle (p. 18). Elle aime aussi se raconter des histoires, dans lesquelles elle se retrouve aux côtés de ses Barbies, de Cendrillon et des autres personnages de contes, les seuls avec qui elle a pu communiquer dans son enfance. Mais elle peut rendre facilement ses sentiments et ses émotions : « Moi, mes sentiments c'est impossible de les retenir. Ils débordent de partout, comme du vomi d'un sac de papier. C'est pour cela que je me contrôle très mal. En fait, je ne me contrôle pas du tout : j'explose. Je suis ma propre bombe » (p. 45).

La mère de Sissi. Elle n'est jamais nommée. Selon Sissi, elle n'a jamais tenu à elle (p. 19). Elle la considère comme folle : « Une vraie folle avec des yeux qui fixent, un comportement désaxé et des milliers de pilules à prendre tous les jours. Une vraie folle avec un vrai certificat médical en bonne et due forme, qui devait passer le test de Forsbach très souvent » (p. 16). À ses yeux d'enfant, sa mère, qui vient de faire une tentative de suicide, est « son empêchement de regarder la télé en rond. Ma mère, c'est mes bâtons dans les roues de bicyclette » (p. 30). Parce qu'elle l'empêche de regarder son émission préférée avec cette tentative de suicide, elle conclut : « Elle a toujours choisi le bon temps pour faire ses niaiseries » (*ibid.*) et ainsi attirer l'attention sur elle. Sissi n'a aucune compassion

pour elle, encore moins pour le geste qu'elle vient de poser. À plusieurs reprises, elle voue à sa mère une haine marquée : « Je t'haïs, Mômman ! Je t'haïs, Mômman ! Si tu savais combien je t'haïs ! J'ai mal à mon nombril tellement que je t'haïs ! J'ai mal à ma naissance tellement que je t'haïs ! J'aurais dû me pendre avec le cordon ombilical dès que je suis sortie de ton ventre de folle ! J'aurais dû ! » (p. 67). Sissi est prête à tout, même à se battre, pour ne pas lui ressembler : « Tout ce qu'elle aime, je ne l'aime pas. Tout ce qu'elle fait, je ne le fais pas. Je ne veux pas être elle. Niet. No. Non. Je ne suis pas elle » (p. 30-31). Elle refuse de devenir comme elle une victime, qui « a autant de personnalité qu'une débarbouillette » (p. 120).

La grand-mère. Qualifiée souvent de « pas fine » (p. 36), de « vieille débile » (p. 87), de « vieille bitche » (p. 91), de « vieille pas fine » (p. 92), de « vieille câlice ! » (p. 123), la grand-mère de Sissi, comme la mère, n'est jamais nommée. Selon Sissi, elle passe son temps à raconter « des niaiseries. Toutes sortes de niaiseries » (p. 11). Elle est manipulatrice, régente tout, veut tout contrôler, car « ça la reconforte dans sa vieille peau plissée » (p. 103) : « Ma grand-mère est comme Dieu. Elle est partout à la fois. Elle est omniprésente. En fait, je devrais dire femniprésente parce que tout ce qui est homme, elle le réduit en bouillie » (p. 32). Elle meurt et Sissi, qui l'aime bien, dans le fond, s'endort auprès de son cadavre et, à son réveil, sentant le mort, elle se demande bien ce qu'elle va devenir. Elle est véritablement désemparée : « Ma grand-mère était perpétuellement dans ma tête, elle était ma voix intérieure, avec ses yeux qui me regardaient tout le temps. Ça fait tellement longtemps que je suis unie à elle que j'ai désappris à penser, c'est pour cela que les pensées sont des toupies dans ma tête ; que j'ai désappris à aimer, c'est pour cela que l'amour s'enfuit entre mes jambes, entre mes cuisses ; que j'ai désappris à être. Être. [...] Ça fait des siècles que j'ai perdu ma légèreté, je suis habitée par des kilolitres de tristesse qui coulent aussi entre mes jambes. Je m'enfuis par mon vagin » (p. 143).

Le beau-père de Sissi. On ne connaît ni son nom, ni son prénom. Il essaie tant que faire se peut de remplacer le père biologique de l'héroïne, complètement absent, d'en prendre soin, mais sans grand succès, car il est, pour la grand-mère, « son punching bag. Son bouc émissaire. Son crachoir. C'est

à lui qu'elle lance toutes sortes d'affaires par la tête : des verres d'eau, des bouteilles de Quik, des pots de confiture, des bâtons, des cailloux, tout y passe. C'est sa cible préférée ! Chacun la sienne ! Elle dort même avec une brique à côté du lit. Elle m'a dit que si un jour il essayait d'entrer dans sa chambre, elle l'attendrait avec une brique et un fanal. Je n'ai jamais trouvé le fanal » (p. 31).

LES THÈMES

La folie. C'est assurément le thème qui s'impose, encore plus que les nombreuses parties de jambes en l'air auxquelles se livre Sissi, comme le fera Émilie-Kiki dans *La brèche*, pour les mêmes raisons. La grand-mère n'est pas loin de la folie elle aussi : elle voue une haine larvée à tous les hommes et ne cesse de raconter des peurs à Sissi enfant, qui en sera profondément marquée, au point qu'elle avoue que ces niaiseries lui ont « complètement fucké l'esprit » (p. 11) et ont contribué à développer son sentiment de **peur**, autre thème important, pour à peu près tout ce qui bouge, comme le prouve la liste dressée dès le début de la narration de Sissi (p. 11 et 12).

Les relations familiales. Entre la grand-mère, la mère et la fille, toute communication, tout dialogue est absent, depuis bien avant la naissance de Sissi. Jamais un mot d'amour, jamais un mot d'encouragement ni de reconfort dans cette famille dysfonctionnelle dans laquelle Sissi doit se développer.

La sexualité. Voilà un thème important dans les deux premiers romans de l'auteure, qui a voulu, semble-t-il, par l'entremise de Sissi et d'Émilie, exorciser ses peurs et oublier ses années d'enfance malheureuse, d'où elle est sortie comme une véritable guerrière. Sissi ne se gêne pas pour avouer qu'elle a eu de nombreux amants et de nombreuses amantes. Elle en fournit même une liste (sans doute non exhaustive, p. 27), après s'être donnée à Éric, un gros laid plein de soupe, dont elle décrit les maladroites dans les moindres détails, ce qui a gêné certains lecteurs et certaines lectrices, choqués par le réalisme dont fait preuve Sissi, voire aussi Émilie-Kiki dans *La brèche*, titre qui ne signifie pas une fracture, comme on pourrait le croire, mais qui désigne le sexe féminin. Sissi avoue qu'« [o]n l'appelle la Broche, la Brosse, la Poche. Mais ils [les élèves de son école] ne comprennent pas. Ils ne rient pas pour la bonne affaire. En fait mon nom, c'est le trou, c'est la brèche,

c'est la fente de mon petit corps. La fente qui va se faire malmener quand je serai vieille » (p. 63). Il y a quelques scènes osées, voire très osées, que décrit Sissi, dont son aventure avec Éric, celle avec Saffie, comme il y en a aussi dans *La brèche*, entre Émilie et son professeur de maîtrise en création littéraire, ce que le film rend sans pudeur aucune. Sissi et Émilie sont des femmes entières, sur lesquelles le mensonge n'a aucune emprise. Elles sont loyales, sincères et veulent exorciser leur enfance comme leurs peurs. Elles sont toutes deux animées par un grand amour de la vie, mais elles ont beaucoup de difficulté avec l'amour ; elles sont prêtes à tout pour être aimées, sans être capables d'aimer véritablement. Elles y parviendront peut-être un jour, mais à quel prix !

Le corps. Voilà un thème récurrent dans la littérature au féminin depuis les années 1970 et la lutte des femmes pour leur reconnaissance. Marie-Sissi Labrèche, dans son autofiction, voue une grande admiration pour le corps, qu'elle décrit parfois crûment, sans pudeur, pour sans doute mieux traduire le désarroi, la détresse de Sissi, qui est loin d'accepter la situation qu'elle vit, en se donnant sans nécessairement recevoir en retour, pas même une certaine satisfaction.

LA PORTÉE DU ROMAN

Borderline se situe dans ce mouvement devenu populaire au début des années 1990, celui de l'autofiction à la Christine Angot, pas très loin non plus de Michel Tremblay, dont on sent l'influence chez Marie-Sissi Labrèche, qui a voulu sans doute montrer qu'il était possible de survivre à une enfance malheureuse, qu'il y a espoir, pourvu qu'on prenne les moyens nécessaires pour y arriver. C'est ce que choisit Sissi, en acceptant de suivre finalement une thérapie pour oublier son passé et pour chasser ses rêves, meublés de fées, de princesses et de princes charmants, pour retrouver en somme la pleine réalité. □

* Professeure de littérature québécoise à l'Université Laval

Notes

- 1 *Borderline*, Montréal, Boréal, 2003, 159[1] p. (« Boréal compact », n° 143) [1^{re} édition : 2000].
- 2 Aurélien Boivin, « Les romanciers de la désespérance », n° 89 (printemps 1993), p. 97-99. [En collaboration avec Cécile Dubé.]